

FESTIVAL SCÈNES DE RUE Collectif Random

Le quartier Drouot sort des oubliettes

Depuis novembre 2019, ils ont investi le quartier Drouot pour construire avec les habitants et acteurs du quartier une histoire et une mémoire communes. « Le village du Drouot » déménage rue Lambert dans le cadre de Scènes de rue, pendant 24 heures.

Pouvez-vous présenter le collectif Random ?

David Picard, codirecteur du collectif Random : Le collectif que je codirige avec Zineb Benzekri, existe depuis 2009 et il réunit des personnes différentes, acteurs, circassiens, sonorisateurs, constructeurs, vidéastes... Le nombre varie en fonction des projets. Nous avons deux types de création. Des spectacles qui peuvent voyager, à l'image de *Out !* qu'on a joué à Scènes de rue en 2015 et des projets en situation, comme celui du Drouot. On inves-

tit un endroit et on construit avec les gens qui y habitent et qui y travaillent. Une ville est faite de ses habitants mais aussi de tous ceux qui pensent, travaillent, agissent. On intervient généralement dans des endroits qui sont en train de changer. Notre compagnie bénéficie d'une certaine reconnaissance, on est intervenu dans de nombreux endroits, on a été sélectionné à la Biennale de Venise il y a deux ans pour présenter notre démarche...

Comment procédez-vous quand vous arrivez sur un territoire ?

On ne vient pas avec un projet déterminé. On cherche d'abord à identifier les enjeux. Et on travaille sur l'humain et l'urbain. Ici, il y a l'enjeu de la démolition du Nouveau Drouot mais aussi la transformation de l'Ancien Drouot. On est ve-



De samedi midi à dimanche midi, le quartier Drouot vous invite dans son village de cabane, place Lambert. Photo L'Alsace/Darek SZUSTER

24 heures au village

Au cours de ses différentes interventions, le collectif Random a perçu chez les habitants du Drouot cette question des frontières et travaillé sur le lien, effaçant notamment la limite entre ancien et nouveau Drouot. Tous sur le même Rado. Pour lutter contre le sentiment d'abandon, l'impression d'être un territoire hors de la ville, l'idée d'installer un petit village du Drouot au centre-ville a fait sens. Il ouvrira ses portes rue Lambert, derrière le temple Saint-Etienne, le samedi 17 octobre à midi et les fermera le dimanche 18 à midi. « Ce sera un village collectif avec quatre grandes cabanes et plusieurs petites, les habitants et les acteurs du quartier accueilleront les festivaliers. Il y aura des images et du son, paysages et objets sonores, en continu. Les gens y passent le temps qu'ils veulent. » L'installation peut accueillir jusqu'à 50 « villageois », il y aura une entrée et une sortie pour gérer le flux. Ouvert en continu de 13 h à 19 h samedi et le soir en mode « veillée » à 8 h 30 le lendemain...

nu une première fois en novembre 2019, une première résidence de repérage. On va sur le terrain, on rencontre les acteurs, on écoute. Ce sont des discussions informelles, pour essayer de comprendre. On prend la température, en quelque sorte. Pour percevoir quel est l'endroit juste où se placer dans le quartier. Après, on écrit un scénario et on monte l'équipe adéquate. C'est la colonne vertébrale.

Qu'avez-vous identifié au cours de cette première résidence ?

On est parti très vite sur l'idée du refuge. En 2019, l'atmosphère était pas mal tendue, il y avait ces difficultés liées au logement, les gens qui étaient en attente, ceux qui avaient dé-

ménagé déjà et pour qui les choses étaient difficiles aussi, cet espace public « en veille » qui donnait le sentiment d'être délaissé. Le refuge, c'est une mise en sécurité des personnes et de la parole. On peut aussi parler de réfugiés, comment on se déplace, comment on est accueilli. Et de toute la mémoire. Soit on collecte la mémoire, on la partage, soit on la détruit. On peut aussi transformer la mémoire en cérémonie, comme un processus de deuil.

Comment avez-vous travaillé ensuite ?

Autour de l'idée de refuge, on a construit, avec les gens, des cabanes et ça a été une très bonne manière pour collecter une parole, entrer dans l'intime, créer

le lien qui permet qu'on donne plus de soi. On est revenu fin février 2020. Et on a continué à tisser notre toile, à construire concrètement des cabanes avec du bois, du tissu, des cordes, des couvertures de survie... On a demandé aux participants ce qu'il fallait mettre en sécurité dans le quartier, ce qu'il fallait préserver, garder... On a eu de multiples réponses. Ça peut-être un endroit, un souvenir, un visage, la relation avec ma voisine, un caillou où j'ai usé mes jeans. À travers ces cabanes, on a ouvert la voie des souvenirs, de ce à quoi les gens sont attachés. On a fabriqué aussi des guirlandes avec du tissu, des nœuds et des vœux...

mé au départ dans le festival ?

À cause du coronavirus, on n'est revenu qu'à la fin de l'été, en août puis en septembre, à la fête Navig'Arts. On a construit dans l'espace public tout un village de cabanes, on est parti sur l'idée d'un Rado, Refuge Ambulant du Drouot Ouvert. C'est à ce moment-là que l'idée de présenter le projet à Scènes de rue a mûri. Ce refuge, c'est quelque chose qu'on veut laisser en partage. Le village présenté au festival est une étape. On pourra y entendre des dizaines d'histoires, des témoignages, rencontrer les acteurs, peut-être y boire du thé...

Recueilli

par Frédérique MEICHLER

Vous n'étiez pas program-

« Les msemens, c'est facile comme de l'eau ! »

En prélude à son spectacle « Nenna » en hommage à sa grand-mère algérienne, Morgane Audoin, de la compagnie Raoui, apprend à faire des crêpes dans l'espace public et collecte les conseils et délire les langues.

« La dame, là, elle l'a aidée à préparer la pâte... », nous explique une spectatrice à notre arrivée, tout en ne manquant pas une miette de ce qui se joue là. Et ce qui se joue là, autour de la performance Je voudrais apprendre à faire des msemens (sorte de crêpe arabe à base de semoule et de farine), c'est tout le Mulhouse qu'on aime. Une incroyable facilité à entrer en contact avec les gens, une parole directe, généreuse et joyeuse. En quelques minutes, avec sa pâte à « msemens » conditionnée en belles galettes rectangulaires à cuire et sa crêpière toute chaude, elle provoque un attroupement et des grands débats.

Coach spontanée

Morgane Audoin apprivoise la gentillesse des gens et fabrique un univers bienveillant. Un Chibani (tête blanche en arabe, qui désigne les retraités) se mêle de la conversation pour donner ses propres con-



Morgane Audoin conviait ce jeudi matin à son atelier crêpes. Elle en profitait pour inviter à son spectacle, vendredi, samedi et dimanche, dans le cadre de Scènes de rue. Photo L'Alsace/Darek SZUSTER

seils : « Tu dois étaler plus, tire, tire... Et laisse cuire plus longtemps ! » Une autre mamie arabe l'encourage. « Pas grave, ça viendra ! Petit à petit... » L'artiste s'excuse presque : « Moi, je suis moitié arabe, ma mère est algérienne » « Ah, c'est bien ! Là, il faut partager la msemen, c'est cuit... » Ganziré, qui tient le stand de cuisine sénégalaise voisin, est appelée au secours pour le prêt d'un couteau.

Tout le monde goûte et y va de son commentaire. « Mmm, c'est vraiment bon ! j'aimerais la recette... » « Il faut cuire plus ! », insiste le papi. Fatima la « coach » spontanée de cet atelier cuisine taquine l'artiste : « Tu dois pas parler autant, tu sais, la maman quand elle apprend à sa fille, il faut bien la regarder avec les yeux... » Morgane s'esclaffe derrière son masque. Les msemens, c'est la chose la

plus partagée dans le monde oriental et chacun a sa propre façon de l'accommoder. Le papi amateur de crêpe bien cuite : « Moi, je fais aussi avec l'oignon, la viande... Et avec de la graisse de mouton ! » Il y a les puristes qui n'utilisent que de la semoule fine, « mais tu dois la travailler plus longtemps ». Ceux qui mélangent huile et beurre pour graisser la crêpe avant de la faire dorer.

« Mais tous les Arabes, ils connaissent ça ! me confie Fatima, c'est facile comme de l'eau ! » Devant le stand, les langues se délient. On apprend toutes les façons d'appeler ce plat en fonction de son origine, voire de son village, dans tout le Maghreb.

« La belle époque »

Il y a cet autre Chibani qui s'approche et explique : « Y en a un qui travaille et 36 qui regardent ! Mais c'est bien, tant qu'on ne vole pas, qu'on ne manque pas de respect... C'est ce qu'il faut faire. Des choses avec le sourire... Mais si je commence à manger un msemen, je m'arrête pas ! C'est comme à la belle époque, mon collègue, il me dit, viens, on va boire une bière, c'est un ami, il est alsacien. Et après, on s'arrête plus ! » Mais c'est quoi, la belle époque ? « C'est dans le temps... Avec le travail, le rire, le sourire. Maintenant, c'est la retraite et les gens deviennent... » Le Chibani ne trouve pas vraiment le mot. Mais là, c'est un peu la belle époque, grâce à Scènes de rue et aux habitants généreux de cette ville.

Morgane Audoin vous attend tout au long du week-end, elle intervient à cinq reprises. Samedi et dimanche, elle présente son spectacle *Nenna*, en hommage à sa grand-mère algérienne, débarquée en 1962, avec les Harkis.

VOIR Je voudrais apprendre à faire des msemens vendredi 16 octobre à 11 h, rue de la Moselle devant la maison Engelmann, sam. 17 octobre à 11 h au Marché couvert. *Nenna*, samedi 17 octobre à 16 h et dimanche 18 octobre à 11 h (+ 10 ans, retraités des billets une demi-heure avant au point Info, place de la Réunion). **PLUS WEB** Voir notre vidéo sur nos sites www.lalsace.fr et www.dna.fr

LA RECETTE

Pour réussir vos msemens, inutile de vous égarer sur internet, il suffit de suivre les conseils de Fatima : « Tu prends un bol de farine, un bol de semoule, mais de la fine, très fine... Un peu de sel, tu mélanges et tu prends de l'eau tiède, pas froide ! » Mais combien d'eau ? Un bol aussi ? « Non, c'est trop... Tu mélanges et tu regardes... Quand c'est de la pâte comme ça, bien mou. » Pas question de s'y prendre au dernier moment non plus. « Après, tu dois attendre. Tu laisses bien reposer. Tu étales, tu plies, et tu dois laisser reposer. Sinon, ça casse quand tu cuis ! »